

# I

Ma cible était le Mollah Mohammed Zahed, le chef des talibans dans le district de Zhari, en banlieue de Kandahar, dans le sud de l'Afghanistan. Sa ville natale, Sangsar, était située dans une zone rurale, le long de l'Arghandab, un endroit que les Russes surnomment le « cœur des ténèbres ».

Le district de Zhari et ses petites villes constituent toujours une passerelle cruciale qui ouvre vers Kandahar ainsi qu'une zone de préparation pour l'activité des talibans. Le commandement nous disait souvent que, si nous pouvions prendre Zhari, nous aurions le contrôle de Kandahar. Néanmoins, je suis militaire depuis assez longtemps pour connaître l'ampleur de la disparité entre la pensée positive et la volonté d'une insurrection impitoyable et farouche.

Une fois de plus, nous ne nous occupions pas de politique, ni même du passé des Russes superstitieux. Je conduisis mes huit hommes « au feu », comme on disait, et on effectua deux jours de reconnaissance, à l'aide de drones et d'un indic qui tenait ses renseignements d'une poignée de ses huit cents voisins. On avait glané assez d'informations pour justifier un raid contre un complexe

abrité derrière des murs de terre, qui, croyait-on, protégeait le poste de commandement de Zahed.

— Ramirez à Ghost lead. Je suis en position avec Jenkins. Terminé.

— Reçu. Personne ne bouge jusqu'à ce que tout le monde soit en position.

Je m'étais posté au pied des collines, à l'abri d'un rocher, afin de pouvoir observer le dédale de structures poussiéreuses à travers mon Cross-Com. L'association du monocle et de l'oreillette me transmettait les informations reçues par mon équipe, ainsi que celles qui transitaient par le drone ou les liaisons satellites.

L'ordinateur identifiait les amis ou les ennemis sur le champ de bataille et, dans ce dernier cas, des diamants rouges apparaissaient sur l'écran, tels des feux de position dans un embouteillage.

Avant notre opération, le général Keating, commandant de l'unité des opérations spéciales des États-Unis (USSO-COM) à Tampa, en Floride, une grosse légume, pour les bidasses comme moi, nous avait beaucoup parlé des opérations de contre-insurrection.

Keating se demandait si les Forces spéciales n'avaient pas perdu toute utilité dans la région, car la nouvelle philosophie de l'armée consistait à protéger le peuple, à lui offrir la sécurité et les services du gouvernement et non plus à traquer et éradiquer l'ennemi. Nous devons conquérir le cœur et l'esprit des habitants en améliorant leurs conditions de vie.

Une fois que nous en aurions fait nos alliés, nous pourrions compter sur leur aide pour obtenir des renseignements humains sur nos cibles. Dans bien des cas, les informations fournies par les locaux faisaient toute la différence. Néanmoins, je me rappelle que le lieutenant-colonel Gordon, le commandant des Ghosts, avait plusieurs mots de cinq lettres pour décrire l'efficacité

de ce genre de philosophie. En tant que combattant des Forces spéciales, il croyait, comme moi autrefois, qu'il fallait consacrer la majeure partie de notre temps à apprendre aux gens à se battre pour qu'ils soient capables de se défendre seuls après notre départ.

Cependant, si l'ennemi était trop efficace ou trop puissant, alors, nous devions intervenir comme des chirurgiens et éradiquer le cancer.

Aux yeux de nos commandants, Zahed était ce cancer. Ce qu'ils ne savaient pas, c'était à quel point la tumeur s'était propagée.

— Treehorn à Ghost lead. En position. Terminé.

Doug Treehorn était le tireur d'élite que j'avais choisi, au grand dam d'Alicia Diaz, avec qui je travaillais d'habitude. Alicia avait déjà effectué des missions en Afghanistan, et je n'éprouvais aucune réticence à faire appel à elle malgré les difficultés que représentait le fait d'être femme dans une nation où elles étaient traitées..., disons, de manière *différente*. Hélas, elle s'était brisé la cheville à la suite d'une chute, deux semaines plus tôt, ce qui avait anéanti mon programme initial.

Treehorn était bon, mais ce n'était pas Diaz !

Les autres s'annoncèrent. Le complexe était encerclé, et, avec l'usage d'armes non létales pour assommer les gardes avant de les gazer et leur faire perdre connaissance, le plan consistait à neutraliser les forces de Zahed, puis à s'introduire silencieusement à l'intérieur du domaine pour capturer notre cible. Sans une goutte de sang. Opération chirurgicale des Forces spéciales. Enfin, pas moyen d'être plus politiquement correct, pas vrai ? Tout en nous efforçant de ne blesser personne, nous allions capturer un homme dont les soldats se faisaient sauter la cervelle dans les marchés locaux.

Bon, j'avais dit à mes gars qu'en désespoir de cause, l'essentiel, c'était de sauver sa peau. J'espérais

ne pas en arriver là, ne serait-ce que pour relever le défi. Comme je l'avais dit aux autres avant de grimper dans nos montagnes : « Ce n'est pas une science exacte. Et mieux vaut ne pas vendre la peau du gros avant de l'avoir fait chanter ! » Zahed dépassait les cent quatre-vingts kilos, d'après les photos et les vidéos de surveillance, et nous avions bien l'intention de lui faire cracher le morceau sur toutes les opérations talibanes de la région : comment des engins explosifs fabriqués en Irak se retrouvaient-ils ici ; sur quoi se fondaient les rumeurs d'importations clandestines de matériel électronique chinois et nord-coréen ?

Je fais passer Zahed pour une sacrée enflure, mais à l'époque, les choses paraissaient limpides. Je n'étais pas là depuis assez longtemps et je n'aurais jamais imaginé que nous, les Ghosts, ou les autres militaires, étions capables de provoquer une telle chienlit. Nous étions là pour aider !

— OK, les Ghosts, on y va !

Par commande vocale, j'ordonnai à mon ordinateur de relier mon Cross-Com aux caméras des autres et observai les gardes qui s'écroulaient comme des poupées de chiffon. Poum. Patatras.

Puis, équipés de masques, mes hommes envoyaient aux méchants une rasade d'un nouveau gaz lacrymogène. Le fusil projetait des giclées silencieuses au visage de l'ennemi.

Ramirez s'accroupit devant le verrou du portail principal, pendant que je jaillissais de ma position pour le rejoindre. Dans le désert, la nuit était fraîche. Quelques chiens aboyaient au loin. Du linge battait comme des voiles sur les longs fils qui bordaient les bâtiments proches. La faible odeur de mouton à la broche était engloutie par celle des gaz. Je vérifiai mon dispositif tête haute : deux heures trente du matin, heure locale.

Il fallait toujours frapper au milieu de la nuit, lorsque les gens dormaient. Là non plus, ce n'était pas une science exacte.

Ramirez, notre expert en cambriolage, discret comme un chat, ouvrit le verrou avec ses instruments et leva le pouce en signe de victoire.

— Deux cibles en vue. Une à droite, près du bâtiment, là-bas, l'autre à gauche.

— Je les vois, dis-je, tandis que d'autres signatures rouges scintillaient sur le casque lorsque je zoomais sur chacun des gardes.

Comme la plupart des talibans, ils portaient de longues chemises de coton drapées sur leurs pantalons et retenues à la taille par de larges écharpes. La barbe et le turban de rigueur les rendaient difficiles à distinguer les uns des autres, mais tous avaient un autre trait commun : ils voulaient nous tuer.

Je levai mon fusil, prêt à assommer le type de droite, qui se tenait près d'une porte, la tête penchée, comme s'il somnolait. Ramirez avait celui de gauche dans le viseur, le plus grand.

Un grésillement d'électricité statique emplit mon oreillette, et les images du monocle envoyées par laser disparurent.

En un éclair.

Le manque d'informations me fit l'effet d'une crise cardiaque ! J'étais si habitué au Cross-Com que j'avais l'impression qu'on m'avait brusquement coupé un appendice.

Une impulsion électromagnétique ? Une onde de choc ? Nous avons perdu le système de communication, le repérage des cibles, tout... Et pas une seconde je n'aurais imaginé que les talibans étaient responsables de la panne. Ramirez se rapprocha de moi pour se plaquer contre un mur près de la cour.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda-t-il, la voix étouffée par son masque.

Sans avertissement, des coups de feu retentirent au loin. Treehorn ! Il avait dégommé nos deux gardes avec de vraies balles. J'avais envie de l'engueuler, mais il était trop tard.

— La voie est libre ! criai-je à Ramirez. On y va !

Les mots étaient à peine sortis de ma bouche que des salves de tirs résonnèrent dans toute l'enceinte. J'entendis les coups de feu caractéristiques des fusils de mon équipe, auxquels répondaient les craquements de pop-corn des AK-47 des talibans. Tout le monde tirait à balles réelles.

Au même moment, le bourdonnement du drone Cypher retentit derrière moi. L'appareil chancelant plongea dans la cour et piqua du nez dans la poussière, avec un bruit sourd, suivi du grésillement des instruments de bord en court-circuit.

L'ennemi utilisait des contre-mesures électroniques ? Il avait anéanti nos Cross-Com et le drone ?

Impossible !

Nous étions en pleine campagne afghane, dans un endroit où l'eau courante et l'électricité étaient considérées comme de la haute technologie.

Ramirez et moi, on se débarrassa de nos masques et on changea de chargeur pour passer en balles réelles. Il ouvrit la porte principale d'un coup de pied, et on fonça à l'intérieur, où deux talibans en costume traditionnel nous remarquèrent aussitôt. L'un d'eux se mit à hurler...

Je l'ai dézingué d'une rafale, et Ramirez a descendu le second qui s'enfuyait...

Loin de moi l'intention de glorifier leur mort ni de me vanter de notre courage et de notre virilité. Ce que je veux souligner, c'est notre volonté de minimiser les pertes au maximum, et préciser qu'au début, nous avions l'avan-

tage de disposer d'un système d'information. Une fois nos communications et nos liaisons satellites coupées, tous nos scénarios tombaient à l'eau.

J'avais donné à mes hommes la permission d'ouvrir le feu en fonction des circonstances. Treehorn a peut-être un peu anticipé ; pourtant, je me demande encore ce qui se serait produit s'il n'avait pas tiré.

J'avais dit à mes hommes qu'ils pouvaient utiliser des balles réelles, à condition d'être sûrs de leur fait. J'assumerais la responsabilité de leurs actes. Les règles d'engagement, aussi épaisses qu'un bottin, étaient écrites par des avocats dont l'expérience du combat se limitait à des bagarres au cutter au Starbucks du coin.

Ramirez nous guida dans un long corridor étroit, couvert de poussière et éclairé par des appliques portant de lourdes torches. Nos semelles frottaient contre le sol de terre battue. Une bifurcation donnait sur les dortoirs, avec des lits vides et des tapis de prière déployés sur le sol. Je posai la main sur l'un d'eux. Encore tiède.

Une demi-douzaine de briques d'opium attendaient sur une table. Pas le temps de les saisir pour l'instant. On ressortit aussitôt pour passer dans la pièce suivante.

Avec de nouveaux tirs à l'extérieur, mon pouls s'accéléra. Je savais que, si on n'écumait pas le complexe dans la minute suivante, Zahed aurait filé depuis longtemps. Ces types prévoyaient toujours une issue de secours, et je n'aurais pas été surpris de découvrir plusieurs tunnels secrets, même si nos renseignements ne nous avaient rien appris à ce sujet. Deux autres pièces servaient de dortoirs, et, une fois arrivés dans une petite cour, on se rua vers le bâtiment suivant. À l'entrée, une femme se mit à pleurer et à agiter les mains en nous voyant.

Fusil en l'air, je voulais lui faire comprendre qu'on ne lui voulait pas de mal, mais elle se précipita sur moi, bras levés et doigts tendus pour me serrer la gorge.

Ramirez la repoussa contre le mur. En hâte, on se précipita à l'intérieur et on entra dans une autre pièce, où une dizaine de femmes, blotties dans un coin, pleuraient et hurlaient en serrant les enfants contre elles.

Ramirez, dont le pachoune était bien meilleur que le mien, leur cria que tout irait bien, qu'on cherchait simplement Zahed. Savaient-elles où on pouvait le trouver ?

Sourcils froncés, les femmes firent non de la tête.

Non, nous ne savions pas que nous risquions de trouver des femmes et des enfants. Nos renseignements nous disaient simplement que Zahed avait installé un centre de commandement, occupé par ses troupes.

Les autres pièces donnaient d'autres indices. Elles étaient vides. Cependant, on voyait qu'on venait d'enlever tout un équipement : des tables vides, des fils électriques inutiles et un générateur noirci.

— Il a été prévenu ! dit Ramirez. Il a fait venir les femmes et les enfants en pensant qu'on ferait tout sauter et qu'on les tuerait. Pour que ça nous fasse mauvaise presse.

— Ouais, plutôt.

J'étais dégoûté.

Ressortant en vitesse, on retrouva deux autres de mes hommes, Smith et Nolan.

Smith, le chasseur invétéré de Caroline du Nord, qui avait repoussé son masque sur sa tête, était essoufflé.

— On a visité tout le bâtiment, là. Rien. Qu'est-ce qui est arrivé à notre système de com ?

— Je n'en sais rien. Allez retrouver les autres. Tous au point de ralliement. Maintenant !

Ils s'éloignèrent, et Ramirez me regarda. Il restait un bâtiment à visiter, à l'ouest. J'avais la carte du complexe en mémoire, et on fit quelques suppositions sur l'organisation de la structure : garde-manger ou cache d'armes, étant donné ce qu'on avait vu entrer et sortir.

La porte était fermée. De son meilleur coup de pied, Ramirez l'ouvrit.

Pas de surprise : deux grandes pièces vides au sol de terre battue, qui portait encore les marques des caisses qu'on avait démenagées. Sans doute une grande cache d'armes temporaire, vidée aussi vite qu'elle avait été remplie. Cela me rappelait une ancienne opération à Shah E-Pari, un village dans les montagnes du nord-est. On avait essayé de briser la ligne de ces salopards qui franchissaient la frontière pakistanaise. Les insurgés utilisaient les terres tribales du Waziristan et d'autres endroits pour recruter et entraîner leurs troupes avant de les envoyer en mission de l'autre côté de la frontière, en Afghanistan. Un de mes potes s'était fait capturer, mais on avait réussi à le libérer. Peu importe, les talibans terrorisaient les villageois, comme à Shah E-Pari.

Les hommes étaient forcés de s'enrôler ou de subir les conséquences d'un refus. Alors, on y était allés, on avait armé et entraîné les hommes, et on s'imaginait que ça allait marcher. Les villageois avaient commencé à gagner des batailles contre les talibans et à confisquer et stocker leurs armes. Ensuite, on avait reçu l'ordre d'aller saisir ces mêmes armes, de peur qu'elles ne retombent entre les mains ennemies.

Essayez donc un peu d'avoir ce genre de conversation avec les anciens du village : « Désolé, on vous a appris à vous battre et on vous a dit que vous pouviez avoir des fusils... Oui, mais pas trop ! » Ironiquement, ce qu'on avait saisi était essentiellement des vieux rogatons, vendus aux moudjahidines pendant l'invasion soviétique. Les armes qu'on leur avait fournies pour combattre les Russes se retournaient contre nous. Bizarrement, ce paradoxe ne provoquait plus guère de réaction. Du coup, les villages étaient retombés aux mains des talibans, qui, d'après les dires des villageois, leur apportaient

plus d'aide et d'assistance que le gouvernement ou notre armée.

Tout ça pour expliquer que certaines des armes, sinon toutes, avaient autrefois appartenu aux États-Unis.

La seconde pièce nous donna à réfléchir. En fait, Ramirez s'était tourné vers moi pour me demander la permission d'entrer, un peu comme si nous aurions mieux fait de nous en abstenir.

Après le premier coup d'œil, les yeux fermés, je me mis à grincer des dents...

Un marine que je connaissais et qui avait passé longtemps dans les montagnes, cible privilégiée des bombardements chirurgicaux, considérait les gens du coin comme des sauvages et des barbares du haut Moyen-Âge, qui enrôlaient leurs enfants de cinq ans dans des combats de coqs humains et paradaient toute la journée comme une bande de gorilles, armés de fusils d'assaut AK-47. Il était totalement en désaccord avec les médias qui décrivaient l'ennemi comme « intelligent ».

Pour lui, l'ennemi était rusé et habile, mais pas intelligent. Dans un face-à-face pur et simple, ce n'étaient que des lâches, capables de marcher sur le corps de leurs propres compagnons pour avoir la vie sauve.

Même si j'avais tendance à contester certaines de ces généralisations, car j'avais passé du temps dans les villes et dans les villages, où j'avais rencontré à la fois des gens très simples et très complexes, j'étais hanté par l'idée que les talibans puissent ainsi exploiter leurs propres enfants.

D'autant plus maintenant, devant le spectacle qu'offrait cette pièce mal éclairée.